

8 1/2 de Federico Fellini
Le réveil de notre propre éthique secrète
***Otto e mezzo*, Italie/France, 1963, 135 minutes**

Maurice Elia

Number 226, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2003). Review of [8 1/2 de Federico Fellini : le réveil de notre propre éthique secrète / *Otto e mezzo*, Italie/France, 1963, 135 minutes]. *Séquences*, (226), 39–39.

8 1/2

de FEDERICO FELLINI

1963

Le réveil de notre propre éthique secrète

Un degré de stagnation et de confusion

En juillet 1963, le Festival de Moscou en était à sa troisième édition et rassemblait, peut-être pour la première fois, un nombre considérable de personnalités, de cinéastes et de vedettes. Les films provenaient d'une soixantaine de pays. Quelques dissensions idéologiques avaient cependant entraîné le retrait in extremis des Chinois, et pour les mêmes raisons sans doute, l'Albanie et la Corée étaient absentes de l'événement. Cependant, la qualité des films présentés n'a pas répondu à l'attente de tous. Sans contredit, *81/2* se détachait du lot et c'est en toute justice qu'il lui fut accordé le Grand Prix (« pour le remarquable travail de réalisation qui reflète la lutte intérieure de l'artiste à la recherche de la vérité »), après une discussion acharnée d'ailleurs, car le jury était très divisé. On crut un instant que le Grand Prix ne serait pas décerné, puis l'unanimité finit par se faire devant l'évidence. Mais dans les milieux officiels soviétiques, il était clair que le film de Federico Fellini ne répondait que d'assez loin tant à la devise du festival qu'aux besoins du grand public.

« La lutte intérieure de l'artiste à la recherche de la vérité » ? Les jurés des festivals ont de ces formules ! Le chef-d'oeuvre de Fellini nous apparaît plutôt, du moins aujourd'hui, comme un essai sur la stérilité artistique, un appel au secours vers une période heureuse, vers une enfance idéalisée et magnifiée du cinéma. Dans *81/2*, Fellini fait entre autres le procès des intellectuels de gauche dont le jargon lui semble totalement étranger (Guido fait pendre en imagination le critique Daumier qui le harcèle de ses remarques), des artistes qui veulent dire quelque chose mais finissent par se taire (la femme de Guido le traite ironiquement de « prophète qui veut parler à la foule » alors qu'il est incapable de dire la vérité). Et il le fait avec une exubérance, une joie de vivre et de créer, une confiance qui éclatent à chaque instant de son film magique.

Le baroque des images, des décors, des costumes, l'absolue beauté de la photographie, le tourbillon des accents musicaux de

Nino Rota donnent à *81/2* un souffle d'émotion qui a rarement été atteint depuis. Devant le film qu'il doit finir par faire, le héros, finalement un homme quelconque, se sent victime de lui-même. Il a atteint un degré de stagnation totale, un degré de confusion qui l'anéantit. Il compatit bruyamment aux tortures qu'il s'inflige, se souvenant de son innocence perdue en revisitant en pensée l'époque où les enfants, tout nus, foulaient le raisin dans une ambiance qui sentait bon les draps frais, l'eau bue à la cruche, à l'ombre de la maison natale. Aujourd'hui, il se présente à nous avec une sorte de gêne qui lui gâche constamment le plaisir de tourner, de créer, de donner. À ce propos, la place donnée au rêve dans *81/2* (et cela rejoint la plupart des autres films de Fellini) est très révélateur : le cinéaste qui s'est taillé une réputation d'intellectuel nous avoue brusquement que c'est une imposture, car ce qui lui plairait vraiment, c'est le monde imaginaire, celui même des romans-photos qu'il avait l'habitude de condamner abusivement. Soudain, le voilà qui s'accuse lui-même d'exhibitionnisme. Ces aveux impudiques éveillent en nous une nostalgie où le péché n'existerait pas, où l'épouse et la maîtresse seraient assises, amies, à la même table, où les gens voleraient dans les airs.

À la vision de *81/2*, on se surprend, même aujourd'hui, à remarquer que certaines cordes ne vibrent plus en nous, que nous sommes peut-être trop vite devenus trop adultes, trop rationnels. Car notre éthique secrète, notre poésie profonde sont, semble-t-il, toujours réveillées par le foisonnement des harmonies et des résonances felliniennes. ❧

Maurice Elia

■ Otto e mezzo

Italie/France 1963, 135 minutes — Réal. : Federico Fellini — Scén. : Federico Fellini, Ennio Flaiano, Tullio Pinelli, Brunello Rondi — Photo : Gianni Di Venanzo — Mont. : Leo Cattozzo (Cattozzo) — Mus. : Nino Rota — Son : Alberto Bartolomei, Mario Faraoni — Déc. : Piero Gherardi — Int. : Marcello Mastroianni (Guido), Anouk Aimée (Luisa), Claudia Cardinale (Claudia), Sandra Milo (Carla), Rossella Falk (Rossella), Madeleine LeBeau (l'actrice française), Barbara Steele (Gloria), Mario Pisu (Mario), Guido Alberti (le producteur Pace), Jean Rougeul (Daumier), Edra (Eddra) Gale (la Saraghina) — Prod. : Angelo Rizzoli.